

Mais les courroies tenaient fermes, et avec un dernier gémissement, l'homme abandonna la lutte; sa respiration s'exhalait en faibles soupirs.

L'enfant reposait comme s'il avait été mort, et la prière intérieure du père demandait que l'âme de ce petit martyr quittât son enveloppe terrestre.

Pour un temps il crut sa prière exaucée, et il fit appel à toute sa force de volonté pour supporter cette nouvelle agonie.

Aucun espoir de délivrance n'apparaissait, et cependant en dépit de tout il continuait à espérer. Il ne priait pas pour demander la mort, comme tout autre homme aurait fait à sa place, au contraire il luttait contre la mort, car longtemps avant d'être témoin du supplice de son enfant il avait juré de se venger.

Aucun homme n'avait jamais eu plus de raisons de faire ce serment, et c'est ce que la suite de notre histoire prouvera.

Si quelqu'un avait pu entendre les paroles murmurées par les lèvres sanglantes de ce père malheureux quand il crut son enfant mort, il aurait prévu une cruelle vengeance. Il espérait toujours et priait pour être délivré.

— « Je ne mourrai pas ! disait-il. Je vivrai pour sauver ma femme des mains de ces barbares ! Oui, je vivrai pour la vengeance ! Il le faut !

Oh ! mon Dieu, soutenez ma pauvre raison, et laissez moi aller la délivrer ! Pour cela seulement délivrez-moi du sort qui m'attend. »

Ses yeux élevés au ciel étaient fixés comme si dans son imagination, il eut vu sa femme entre les mains des rouges démon apaches. Cette scène imaginaire lui parut tellement réelle qu'il fit un effort herculéen pour bondir en avant et rejeta de sa poitrine le corps de son enfant. Il poussa un cri sauvage, ses nerfs se détendirent, et il tomba sans connaissance délivré de toute souffrance.

Dans un engourdissement semblable à la mort reposait l'enfant à l'endroit où il était tombé, à côté de son père. Les rayons rougeâtres du soleil couchant jetaient une lueur sanglante sur les deux visages inanimés.

Ils restèrent ainsi quelque temps comme morts, mais bientôt la diminution de la chaleur et de la lumière sembla les ranimer, et peu à peu ils reprirent leurs sens. Les yeux de l'homme s'ouvrirent avec une expression étrange : il semblait ne rien se rappeler.

L'enfant, avec un cri pitoyable, se traîna vers lui comme pour reprendre sa place sur la poitrine de son père.

Cet effort fit recouvrer la raison au père qui se mit à gémir et à regretter amèrement que son enfant vécut et souffrit encore. C'était pour le malheureux père le coup le plus terrible.

Cette nouvelle souffrance fut suivie d'une autre qui fit frissonner d'horreur la victime. Elle venait d'entendre le hurlement prolongé du loup de prairie.

Ce hurlement était le préage d'un sort affreux.

Les vautours volaient de plus en plus près de terre. Un autre hurlement retentit, et les busards, comme s'ils craignaient que leur proie ne leur fut enlevée, descendirent si près, que l'infortuné put voir leurs yeux repoussants à la lueur du crépuscule.

Il tournait la tête de tous côtés, regardant les oiseaux de proie qui volaient en demi-cercle dans l'obscurité à cinquante pieds au-dessus de lui. Ce spectacle devenait effrayant pour le pauvre père. Il poussa un cri terrible comme pour effrayer les vautours et les bêtes féroces qui venaient les dévorer.

Aussitôt l'expression de sa figure changea, car à peine le cri avait-il retenti dans l'air qu'il fut suivi du hurlement de guerre d'un Indien. Les loups se rapprochaient toujours, remplissant l'air de hurlements encore plus féroces. L'homme agonisant vit qu'ils allaient fondre ensemble sur lui et son enfant, alors il ferma les yeux, comme pour la dernière fois de sa vie. Mais il les rouvrit bientôt avec un grand cri.

C'était un cri de joie, cette fois, et en même temps un bruit épouvantable frappa son oreille. Des cris de guerre évidemment poussés par des Sauvages, mêlés à des hurlements de

bêtes blessées et à des détonations d'armes à feu, firent retentir les échos d'alentour. A travers tout ce vacarme, on distinguait parfaitement le galop d'un cheval lancé à toute vitesse.

Le pauvre torturé sut qu'il était sauvé.

Le changement fut si subit, si inattendu, qu'il s'évanouit encore au milieu des sons discordants qui retentissaient dans l'ombre, autour de lui.

### CHAPITRE III

#### SUR LA FRONTIÈRE

Nous avons déjà parlé d'un ruisseau boisé situé vers le nord à peu de distance du lieu où l'homme torturé avait été exposé à mourir de faim et de soif avec son enfant, à être dévoré par les loups ou écrasé par des troupeaux de buffles.

Ce ruisseau était un affluent du Rio Concho, et sur la rive nord, à quinze milles de l'endroit que nous venons de quitter, se trouvait le camp Johnston, poste du gouvernement sur la frontière.

Vers l'est, à dix-huit milles plus loin, les eaux de cette petite anse rejoignaient celles du Rio Concho.

Sur le triangle boisé formé par la réunion de ces deux cours d'eau était située une maison de billots complètement cachée à la vue et placée à un endroit qui semblait la mettre à l'abri des rouges maraudeurs des plaines.

Une bande armée aurait pu camper sur la rive opposée du Concho, et même pour les maraudeurs des montagnes apaches, la maison de billots aurait été invisible, car elle se trouvait située dans un petit rond-point naturel, à mi-chemin entre les ruisseaux et la ligne extérieure du bois, et aussi à une petite distance de la rivière et de son affluent.

Des mousses pendantes, d'épais taillis et du feuillage formaient une voute et un mur complets au-dessus et autour de la demeure.

Cependant, c'était loin d'être un lieu sûr pour y établir sa résidence, et à l'époque de notre histoire, c'était sur la frontière l'habitation la plus éloignée.

Cette petite maisonnette, enfoncée comme un nid dans son épais feuillage et décorée d'un petit balcon, avait fait la meilleure impression sur Marion Munroe lorsque son jeune époux l'y avait amenée. C'était après un long et fatigant voyage du Fort Mason, où Munroe, étant employé comme éclaireur et comme chasseur, avait su gagner l'affection et s'assurer la main de cette perle de l'ouest.

Il y avait un an qu'ils habitaient là quand notre histoire commence, et pendant ce temps un joli petit garçon leur avait été donné pour faire la joie de la famille et embellir la maisonnette isolée.

Madison Munroe était renommé comme éclaireur et comme coureur de plaines : il était généralement appelé Munroe "l'Enragé" à cause de la fureur avec laquelle il se battait contre les Sauvages. Il avait de bonnes raisons pour la haine qu'il portait à ces bouchers des plaines, car ses parents avaient été tués et mutilés par eux et leur demeure brûlée alors qu'il était encore tout jeune. Munroe avait échappé au sort de son père et de sa mère parce qu'à ce moment il était absent, étant allé à la pêche. Il entendit cependant les cris féroces des Sauvages et se traîna à travers les bois, se cachant prudemment dans les taillis, car il se voyait exposé à une mort certaine si les démons rouges le découvraient.

De sa cachette il avait été témoin du meurtre de ses parents et de la destruction du foyer paternel ; quoique jeune encore il avait juré qu'il les vengerait, serment qu'il n'oublia jamais, comme ceux qui furent ses compagnons peuvent en rendre témoignage. Un oncle l'avait envoyé à l'école à San Antonio, et vu sa remarquable intelligence il n'avait pris que très peu de temps à s'instruire. Il retourna bientôt sur les frontières, pensait toujours à son serment. C'était pour accomplir ce vœu que le jeune Munroe avait adopté la vie d'éclaireur, préférablement à la vie retirée et paisible qui lui était offerte.

Il avait déjà recueilli maintes chevelures d'Apaches et de Comanches, trophées d'habileté et de bravoure, lorsqu'il